38/2013

clio

Femmes, Genre, Histoire

Ouvrières, ouvriers

Belin

Revue publiée
avec le concours
du CNRS

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » [article L. 122-5] ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'oeuvre protégée, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.
© Éditions Belin 2013
ISSN: 1252-7017 ISBN: 978-2-7011-7782-3

38/2013

clio

Femmes, Genre, Histoire

Ouvrières, ouvriers

Responsables du numéro
Xavier Vigna & Michelle Zancarini-Fournel

La revanche du soutien-gorge. Le corps des ouvrières de la lingerie (1968-2012)

Fanny GALLOT

Au XXe siècle, les sous-vêtements connaissent une sorte de révolution puisqu'ils « se montrent désormais, se laissent deviner en tous cas, non pour ce qu'ils sont mais pour ce qu'ils veulent dire de la dimension politique de la société moderne »[1]. En effet, à partir de la Belle Époque, alors que le corps se dévoile progressivement[2], des féministes réclament la suppression du corset ou « du moins son adaptation au corps féminin »[3], tandis que les hygiénistes dénoncent les déformations auxquelles il conduit[4]. Petit à petit, les femmes le remplacent par le soutien-gorge comme le préconise dès 1908, le couturier Paul Poiret qui, « au nom de la liberté », conçoit une silhouette nouvelle inspirée des Merveilleuses du Directoire dont la taille est placée sous la poitrine[5]. Dans l'entre-deux-guerres, l'usage du soutien-gorge se répand et, bien qu'il comprime plus qu'il ne soutient, il est envisagé comme une libération[6]. Après la Seconde Guerre mondiale, les femmes renouent « avec leurs vieilles habitudes de compression »[7] jusqu'à ce qu'en 1968, aux États-Unis, des féministes américaines s'attaquent à l'image de Miss America : elles sont à l'origine du cliché des militantes mettant le feu à des soutiens-gorge pour réclamer leur libération[8].

---

1 Duclert 1999.
2 Sohn 2006 : 94.
3 Klejman & Rochefort 1989 : 318.
4 Bard 2010 : 19.
5 Bertherat & de Halleux 1996 : 22.
6 *Ibid.* : 36.
7 *Ibid.* : 56.
8 Hanisch 2007.

Comme pour les féministes dites « de la première vague », le corps est mis en jeu à travers cette action : il s'agit de le libérer du joug d'un soutien-gorge jugé trop oppressant. Produit intime, le soutien-gorge constitue donc un nœud de tensions entre politique et privé, domination et libération, femme-objet et femme-sujet. Symbole de l'oppression du corps des femmes pour des féministes américaines en 1968, que signifie, dans les années qui suivent, le soutien-gorge pour les ouvrières qui le produisent en France ?

De 1968 à 2012, le corps des ouvrières de la lingerie constitue un objet d'observation heuristique permettant d'articuler plusieurs niveaux d'analyse en mêlant les temporalités de l'usine et les temporalités privées des ouvrières. Comme productrices et comme consommatrices potentielles, ces dernières se situent en effet au croisement d'un double mouvement : d'un côté, leurs corps à l'ouvrage déconstruisent la nature intime du produit et de l'autre, elles se trouvent quotidiennement confrontées aux images véhiculées par la marque qu'elles finissent par incorporer. La mise en jeu de leurs corps s'effectue donc selon des modalités historiques[9] particulières puisqu'il s'agit du soutien-gorge qu'elles produisent autant que de celui qu'elles portent. Il ne s'agit donc pas de produire un savoir historique *au sujet des* corps mais *à partir* d'eux en veillant « à porter au jour ce qui s'est joué *à travers* eux »[10]. Les ouvrières de Chantelle ou de Lejaby ont effectué pour la plupart, l'essentiel de leur carrière chez le même employeur et lors de la fermeture de leurs usines dans les années 1990 et 2000, elles se mobilisent en mettant en avant leur production. Devenues visibles à cette occasion, leurs corps se sont forgés au cours de plusieurs décennies de travail et c'est cette construction spécifique au secteur de la lingerie qu'il nous importe d'examiner en nous appuyant sur des sources variées, telles que la collection des journaux internes d'entreprise de Chantelle de 1984 à 1994, ou encore des sources orales[11]. Nous avons également eu

---

9 Granger 2012 : 7.

10 *Ibid.* : 10.

11 Nous avons rencontré cinq ouvrières, un membre de la direction de Chantelle ainsi qu'une des réalisatrices du film *Rue des filles de Chantelle*, et deux ouvrières de Lejaby (Rillieux-la-Pape et Bourg-en-Bresse).

recours aux archives privées d'une ouvrière de Lejaby, syndicaliste à la CGT ainsi qu'à de nombreuses photographies, que nous avons croisées avec les images de deux films, *Rue des filles de Chantelle*, réalisé par Véronique Ménard et Danièle Lefebvre pendant les mobilisations des ouvrières en 1993 et 1994 et *Tous ensemble*, un téléfilm de fiction de Bertrand Arthuys en 1998 à propos d'une mobilisation d'ouvrières dans une usine de lingerie baptisée Epernelle.

Après avoir étudié comment le corps des femmes est utilisé dans la communication de l'entreprise Chantelle, la manière dont les ouvrières incorporent ces normes retiendra notre attention afin de comprendre comment le produit fabriqué contribue à mettre en jeu le corps même des ouvrières au moment des fermetures d'usines.

Notre étude se restreint ici aux ouvrières de Chantelle à Saint-Herblain que nous confrontons à celles de Lejaby de différents sites (Rilleux-la-Pape ; Bourg-en-Bresse)[12], c'est-à-dire à des ouvrières produisant de la lingerie haut de gamme qu'elles ne pourraient pas s'offrir sans les réductions accordées par les entreprises. Chantelle est une fabrique de lingerie féminine de milieu et haut de gamme. Les origines de la marque remontent au XIX^e^ siècle lorsque François Auguste Gamichon se lance dans la fabrication de tissus élastiques, créant alors une société qui devient Gamichon-Kretz lorsque son neveu Maurice Kretz la rejoint. Au début du XX^e^ siècle, l'insertion de bande élastique dans la fabrication de corsets permet de développer les Établissement Kretz, mais c'est surtout le lancement d'une nouvelle gaine, appelée Chantelle, en 1949 qui fait la renommée de l'entreprise qui change de nom en 1976[13]. C'est en 1967 que les

---

12 En 1995, après le décès de Maurice Bugnon, les difficultés commencent pour les ouvrières qui, dès 1996, se mobilisent contre la fusion des deux sociétés. Finalement, en 2003, le groupe annonce 225 licenciements et la fermeture des ateliers de fabrication de Rillieux-la-Pape (Rhône), Firminy (Loire), Beynost (Ain) et Vienne (Isère). Puis, en 2010, un nouveau plan de licenciement décide de la fermeture de trois usines de fabrication sur quatre. Quatre-vingt-huit emplois sont supprimés à Bourg-en-Bresse (Ain), 46 à Bellegarde (Ain) et 63 à Le Teil (Ardèche), malgré l'occupation du siège à Rillieux-la-Pape, en septembre 2010. Enfin, le dernier site en activité, celui d'Yssingeaux ferme en janvier 2012.

13 Bertherat & de Halleux 1996 : 73.

établissements Kretz s'implantent à Saint-Herblain dans une zone industrielle. Si certaines ouvrières travaillent à la coupe, ce sont les mécaniciennes en confection qui sont les plus nombreuses. L'effectif maximum de l'usine est atteint au milieu des années 1970 lorsqu'elle emploie près de 500 salarié-e-s. Puis, il décroit lentement jusqu'en 1994 où l'entreprise décide de fermer le site de production.

C'est en 1930 que Gabrielle Viannay crée la marque « Le Gaby » en confectionnant des soutiens-gorge à Bellegarde-sur-Valserine. Après sa mort en 1954, l'activité se poursuit et tandis que l'entreprise se développe, elle est reprise par les frères Bugnon qui implantent d'autres sites de fabrications dont celui de Bourg-en-Bresse : la marque Lejaby est alors créée et l'entreprise Rasurel rachetée (devenue Euralis).

Les corps des ouvrières valorisés dans l'entreprise

À partir de la fin des années 1968, dans un contexte de crise économique, l'organisation de la production dans les usines connaît de profondes transformations[14]. Celles-ci s'accompagnent de la formation d'un « néo-paternalisme » qui s'appuie sur de « nouvelles techniques patronales de mobilisation du personnel » et en particulier sur le développement d'une nouvelle culture d'entreprise qui vise à « favoriser l'identification du salarié à la société où il travaille et à le motiver en évitant la surenchère salariale »[15].

Pour les ouvriers et les ouvrières, cette identification passe, entre autres, par le produit du travail, la fierté du « bel ouvrage »[16] que l'entreprise cherche à renforcer de façon spécifique en fonction du type de production. Parmi les outils utilisés par l'entreprise Chantelle pour forger une culture commune à l'ensemble du personnel, le journal d'entreprise joue un rôle essentiel et offre à l'historien-ne un terrain d'observation pour saisir les enjeux et les motifs de la communication utilisée par la société. Si la création d'une presse d'entreprise remonte à la fin du XIX^e^ siècle, elle se multiplie dans la seconde moitié du XX^e^ siècle et surtout à partir des années 1968. Le

---

14 Hatzfeld 2002 ; Beaud & Pialoux 2012.

15 Daumas 2010 : 885.

16 Frémontier 1980 : 81 ; Verret 1996 : 33.

journal d'entreprise répond à trois objectifs principaux : informer, former et « renforcer un sentiment d'appartenance ou d'identification »[17]. *Information Chantelle* fait son apparition en 1984. Par son intermédiaire, la direction de l'entreprise entend forger ce « sentiment d'appartenance » des salarié-e-s à la marque, principalement en se faisant l'écho des nouvelles tendances de la lingerie, promouvant, par exemple, les « bandeaux charmeurs pour découvrir la beauté des épaules », un modèle « sans bretelles » qui doit satisfaire une clientèle qui recherche un soutien-gorge « invisible, avec une ligne naturelle et un certain maintien »[18]. En effet, au début des années 1980, la lingerie se doit de mettre en avant un corps des femmes au naturel, peu après que les féministes ont clamé : « le soutien-gorge aux orties »[19]. Chantelle devient donc le relais de la « lingerie qui émancipe », « source de féminité accomplie et assumée », cette lingerie accompagnant les femmes qui désormais sont actives, autonomes, tout en restant séductrices[20]. Si les ouvrières de Chantelle ne sont pas toutes des lectrices assidues du journal d'entreprise qui leur est fourni gratuitement[21], elles ont néanmoins connaissance des campagnes de publicité de la marque[22], ne serait-ce que par l'intermédiaire des affiches publicitaires de l'enseigne, très présentes dans les ateliers. Confrontées quotidiennement à un certain type de corps féminins ainsi mis en valeur, les ouvrières se trouvent interpellées au sujet de leur propre corps. Bien qu'il s'agisse d'une lingerie haut de gamme destinée à des femmes aisées, les campagnes de publicité mettent en scène des femmes actives auxquelles les ouvrières peuvent s'identifier, d'autant qu'elles sont mobilisées pour tester les produits.

---

17 Malaval 2001 : 11.

18 *Informations Chantelle*, 3, mars 1984.

19 *Les dessous de Chantelle*, 4, janvier 1997.

20 Duclert 1999.

21 *Informations Chantelle*, 61, juin 1995 ; seuls 100 salarié-e-s participent à cette enquête et « dans les usines, Épernay et Péronne arrivent nettement en tête du hit parade des réponses ».

22 Les images du film *Rue des filles de Chantelle,* comme les photos des ouvrières de Lejaby mobilisées, rendent compte du détournement régulier des slogans et des images publicitaires des marques, ce qui nous laisse supposer qu'ils sont connus des salariées.

En effet, sans faire partie du public visé par l'entreprise, les ouvrières de Chantelle mettent leur corps à contribution, prenant le rôle de consommatrices virtuelles, et finalement d'usagères réelles :

> T'avais quelqu'un qui, quand on sortait un nouveau soutien-gorge, qui en fait quoi, prenait un tel ou un tel, pour essayer le soutien-gorge, pour voir le défaut qu'il avait ou s'il maintenait bien, si ceci… T'avais des essayages donc c'était quelques filles qu'étaient prises et bah moi, entre autres, j'ai été prise pour soit le soutien-gorge, le slip ou le body ou quoi que ce soit. Et ce qu'était intéressant, c'était que tu l'avais en essai donc ça veut dire qu'on te le donnait. On te le donnait et après on te demandait de le rapporter pour voir au bout de plusieurs lavages, comment il a tenu, est-ce qu'il n'a pas craqué ceci, est-ce qu'il s'est pas déformé et tout, mais après il t'appartenait. Bon sachant que c'est vrai que Chantelle c'était une marque et, même à l'heure actuelle, qui vaut très très cher. Donc euh, quand tu payes pas tous tes sous-vêtements, c'est bien, c'est très très bien, c'était la seule chose qu'était intéressante[23].

Le fait de proposer des essayages aux ouvrières semble être une pratique répandue dans la lingerie puisque Lejaby y a recours également[24]. Tenus en 2010, plus de quinze ans après la fermeture de l'usine, les propos de Florence Benoit, syndiquée de base à la CFDT, révèlent que l'ouvrière avait conscience de ne pas correspondre au public cible de la marque. S'il est essentiel de prendre garde à l'effet de source, l'appréciation très positive de la gratuité ou des réductions accordées aux ouvrières est corroborée par d'autres comme Patricia Denis, déléguée CFDT chez Chantelle qui évoque les soldes organisées par le Comité d'Établissement (CE) :

> En fait, c'était des articles qui n'étaient pas vendables, donc ils nous les faisaient moins cher. Donc, à l'époque, tout ce qu'il y avait en solde, on pouvait l'acheter à des prix défiants toute concurrence. […] Donc avec les soldes tu avais un certain nombre d'articles par an, et puis aussi un certain nombre d'articles neufs. Par exemple, on passait la commande sur catalogue et on avait 50%. Alors on achetait pour toute la famille, les sœurs, les mères, oui ça valait le coup[25].

Ainsi, les réductions accordées par l'entreprise permettent non seulement aux ouvrières de consommer les produits, mais aussi d'en

---

23 Entretien avec F.B., réalisé le 7 janvier 2010, à son domicile.

24 Entretien avec L.J., réalisé le 5 novembre 2010, à Rillieux-la-Pape.

25 Entretien avec P.D., réalisé le 6 janvier 2010, dans un café.

faire profiter leur entourage. C'est un nouveau biais de valorisation et de fidélisation, l'ouvrière devenant ainsi, vis-à-vis de ses proches, une sorte de porte-parole de l'entreprise. Qu'il s'agisse du test du produit ou des soldes à l'usine, ces pratiques procurent aux ouvrières certains avantages car elles ne peuvent s'offrir ce type de lingerie au prix du marché[26]. Elles les considèrent comme des acquis sociaux. Cette forme de valorisation des ouvrières passe donc par leur corps – ou celui de leur entourage – et elle s'explique par la transgression de classe que constitue le port d'une lingerie ne faisant pas partie des pratiques de consommation habituelles des ouvrières[27]. Finalement, à partir des années 1980, le corps genré des ouvrières constitue un des vecteurs de la fabrication de l'identification des ouvrières à Chantelle. Interpellées par les campagnes de publicité de l'entreprise ou sollicitées comme consommatrices potentielles, les ouvrières transgressent une norme de classe en portant les sous-vêtements de la marque. Mais, le corps genré des ouvrières ne constitue pas seulement l'objet imaginé ou réel de la culture et des politiques d'entreprise : il se trouve modifié par elles.

« Elles étaient canons »[28] : des normes incorporées ?

Outre les discours et les pratiques de l'entreprise Chantelle, d'autres processus historiques mettent en jeu les corps des ouvrières travaillant à l'usine de Saint-Herblain des années 1968 à 1994, ce qui permet d'approfondir les ressorts de la fabrication de ces corps. Annie Guyomarc'h, déléguée CGT de l'usine Chantelle à Saint-Herblain, remarque que le secteur de production dans lequel se situent les ouvrières a des implications dans leurs pratiques de consommation : les « filles » de l'habillement prennent soin de leur apparence « alors que t'as d'autres fédérations où c'est vachement

---

26 Entretien avec A.G., réalisé le 17 février 2010, au Centre d'Histoire du Travail (CHT) de Nantes. Les ouvrières de Lejaby qui occupent le siège de Rillieux-la-Pape en septembre 2010, reviennent sur ce décalage dans *Les pieds sur terre*, Lejaby 1, diffusé sur *France Culture*, le 8 octobre 2010, « tendu comme un string ».

27 Chessel 2012.

28 Entretien avec V.M., réalisé le 9 janvier 2010, à son domicile.

moins important ». Elle ajoute que pour elle, c'est « important l'apparence, la coiffure, la façon de s'habiller »[29]. Le lien entre le secteur de production et l'apparence de celles et ceux qui y travaillent a été établi par Mathilde Dubesset et Michelle Zancarini-Fournel qui montrent comment la « fréquentation quotidienne » des rubans forge la réputation des passementiers considérés comme étant particulièrement soignés[30]. Il est alors possible de supposer que, confrontées à des produits fabriqués au quotidien et destinés à passer dans la mode, les ouvrières de l'habillement sont en contact permanent avec une certaine norme de genre, ce qui a des implications dans leurs propres façons de s'habiller. Cet aspect est renforcé dans le cas de la lingerie du fait de la nudité des femmes nécessaire à la publicité du produit. C'est donc à des corps de mannequins conformés à des versions exacerbées des normes que les ouvrières de Chantelle et Lejaby sont exposées. Par ailleurs, porter un soutien-gorge est une pratique genrée dans la mesure où, au contact de la peau sur l'une des zones les plus intimes et sexuées, il touche et met en forme la poitrine. Il modèle alors une partie du corps, cible d'attentes : les seins sont censés distinguer la silhouette féminine du torse masculin et le soutien-gorge, en les modelant, prend une part active à cette distinction. Il s'intègre au jeu de séduction, et ce, d'autant qu'il est visibilisé. Outre modeler le buste et assurer un certain confort, il doit donc également être beau et paré des attributs attendus de la féminité : délicatesse, légèreté, pureté, douceur, etc. Le soutien-gorge peut alors jouer le rôle de symbole de cette féminité et porter la charge érotique de la poitrine. Il est en ce sens fétichisé : fonctionnant comme une métonymie puisque le soutien-gorge incarne les seins qu'il soutient, l'objet est investi de la valeur érotique de l'organe, mais également de certains rôles de genre puisqu'il peut se trouver personnifier et devenir ainsi sujet *via* un transfert affectif. C'est pourquoi, le fait de travailler dans la lingerie haut de gamme place les ouvrières face à des sollicitations discursives et pratiques ayant des implications corporelles.

---

29 Entretien avec A.G., réalisé le 17 février 2010, au CHT.

30 Dubesset & Zancarini-Fournel 1993 : 137.

En effet, la spécificité du produit peut expliquer le recours de plusieurs ouvrières de Chantelle à la chirurgie esthétique, pratique qu'elles évoquent librement, tandis qu'elle se développe dans le dernier quart du XX^e^ siècle[31]. Véronique Ménard, une des réalisatrices du film *Rue des filles de Chantelle* tourné durant la mobilisation contre la fermeture de l'usine de Saint-Herblain en 1994, nous fait part de sa surprise encore vive en 2010 :

> J'ai jamais vu autant de… dans les discussions qu'on a pu avoir, j'ai jamais vu autant de filles qui se sont fait refaire un truc, quoi, par exemple, le nez, les seins, les oreilles…[32]

Ces propos indiquent que les seins ne sont pas les seules parties du corps concernées par les opérations de chirurgie esthétique : le visage, bien que hors du champ de la lingerie, est également transformé (opéré) ce qui indique une certaine banalisation de la pratique dans l'usine. Véronique Ménard rapporte que les opérations concernent le plus souvent la poitrine :

> […] aux frais d'la sécu… Tu vois, elles avaient trop de poitrine… Voilà, c'était souvent trop de poitrine ou pas assez… Pour des questions de travail, si tu veux, quand elles sont à la machine, quand tu prends les… Ça peut être gênant, c'est vrai une grosse poitrine… Donc c'était un des motifs... de recalibrage…[33]

Les propos indiquent que les opérations de la poitrine peuvent être justifiées par le travail à l'usine. Il est probable que les premiers recours à la chirurgie ne sont pas esthétiques mais pratiques, bénéficiant alors d'un remboursement par la sécurité sociale. Pourtant, cette explication ne fonctionne pas pour les augmentations mammaires et les opérations esthétiques du visage. Si Annie Guyomarc'h confirme que « les filles se faisaient refaire les seins. […] Il y en a plusieurs qui ont fait ça »[34]. Elle ajoute qu'« il y en a qui se sont fait refaire le ventre »[35]. Cependant, toutes les ouvrières de la lingerie ne pratiquent pas la chirurgie esthétique. En effet, les

---

31 Ory 2006 : 138.

32 Entretien avec V.M., réalisé le 9 janvier 2010, à son domicile.

33 *Idem*.

34 Entretien avec A.G., réalisé le 17 février 2010, au CHT.

35 *Idem*.

ouvrières de Lejaby à Yssingeaux n'y ont pas recours[36] ou bien, si elles ont subi des opérations, elles ne l'affirment pas publiquement comme les ouvrières de l'usine Chantelle à Saint-Herblain. Il est donc essentiel de croiser le secteur de production avec d'autres considérations pour expliquer ces différences. Nous pouvons avancer l'urbanité comme première explication : Saint-Herblain est situé en banlieue de Nantes, une grande ville alors que l'environnement d'Yssingeaux est beaucoup plus rural. Cette disparité entre les deux sites concorde avec les origines familiales des ouvrières et donc avec leur culture et leur rapport à la consommation.

À coup sûr, entre 1968 et 1994, le fait de travailler dans le secteur de la lingerie a compté dans les bouleversements de la mise en jeu des corps des ouvrières de l'usine Chantelle. Si la production et la communication de l'entreprise participent de la formation des corps des ouvrières, leurs corps à l'ouvrage et en particulier leurs « doigts de fée »[37] tendent à mettre en cause le caractère intime du soutien-gorge.

L'intimité du produit mise en cause : *ces corps qui comptent*[38]

La plupart des ouvrières mobilisées contre les fermetures des usines (Chantelle en 1993 et 1994 ou Lejaby en 2010) ont été embauchées dans les années 1968[39]. Elles ont donc effectué une longue carrière à l'usine qui a modifié leur rapport à la lingerie, minorant le caractère intime – voire sexuel – du produit de leur travail. En d'autres termes, un processus de défétichisation du soutien-gorge est à l'œuvre de 1968 jusqu'aux fermetures d'usine. La personnification du féminin

---

36 Entretien avec B., H., S. et R., réalisé dans l'usine Lejaby à Yssingeaux le 14 février 2012.

37 « Nos doigts de fée, il faut qu'on les mette en valeur » affirme une ouvrière de Lejaby en janvier 2012, AFP, « Arnaud Montebourg se drape du "soutien-gorge tricolore" chez les Lejaby », le 20 janvier 2012.

38 Butler 2009.

39 Les bilans sociaux de chez Chantelle rendent compte de l'augmentation de l'ancienneté des ouvrières au fil des années tandis que des ouvrières de Lejaby soulignent : « on s'est vues toutes grandir, on s'est vues se marier, on a eu des enfants, maintenant y en a qui sont mamies », *Les pieds sur terre*, Lejaby 1, diffusé sur France culture, le 8 octobre 2010, « tendu comme un string ».

qu'il prend dans la société, en particulier lié au regard masculin hétérosexuel[40], tend à avoir un moindre cours dans leur approche du produit, ce qui s'explique par leur position dans la production, leur rôle de classe : le *corps à l'ouvrage* des ouvrières les conduit donc à envisager soutiens-gorge et culottes comme des produits comme les autres. Parce que la lingerie haut de gamme se doit de matérialiser les qualités féminines idéales, elle fait appel à des matières spécifiques telle la dentelle et à des formes arrondies, deux contraintes qui nécessitent une dextérité particulière de la part des ouvrières. Élément du fétichisme sexuel dans son usage par les consommatrices, chaque caractéristique du soutien-gorge devient ainsi un aspect de qualification pour ses productrices.

Dans l'habillement, les ouvrières sont au contact direct de la matière travaillée, avec la machine à coudre comme seul intermédiaire. Faiblement mécanisée, la fabrication nécessite un savoir-faire important particulièrement dans la lingerie haut de gamme (Chantelle et Lejaby). Une fierté supplémentaire est spécifique de ce type de production : les ouvrières soulignent par exemple que certains postes tels que le « monté-bonnet », le montage du bonnet, sont particulièrement difficiles : il s'agit de monter le soutien-gorge, et de coudre le centre tout en faisant en sorte qu'il n'y ait pas de différence de hauteur, que la symétrie soit parfaite et que le milieu soit esthétique, le tout s'ajustant essentiellement à l'œil nu[41]. Une ouvrière de Lejaby souligne que la fabrication d'un soutien-gorge est « minutieuse » et se fait au « millimètre » d'autant que cela demande « une multitude d'opérations »[42]. Ainsi, la division sexuée du travail induit un rapport privilégié des ouvrières avec le produit de leur travail puisque le secteur de fabrication nécessite un savoir-faire important et donc une implication des ouvrières que n'a pas remplacée la mécanisation. Jusqu'au début des années 2000, on retrouve dans la lingerie haut de gamme une situation déjà décrite dans l'industrie de luxe de la draperie

---

40 Néret 2003 : 7.

41 Entretien avec B., H., S. et R., réalisé dans l'usine Lejaby à Yssingeaux le 14 février 2012.

42 Entretien avec L.J. et M.-C. R., ouvrières de Lejaby, CGT, réalisé le 5 novembre 2010, dans l'usine Lejaby de Bourg-en-Bresse.

elbeuvienne à la fin du XIX[e] siècle : la mécanisation ne s'est pas substituée aux secrets du métier. La fierté issue de ce savoir-faire maintenu renforce l'attachement des ouvrières au produit, à l'entreprise et à leur travail[43] et finalement, son aspect intime passe au second plan derrière les secrets de fabrication : le corps des ouvrières à l'ouvrage, en l'occurrence les mains, défétichise le produit. C'est pourquoi, dans les mobilisations contre les fermetures, les ouvrières n'hésitent pas à en détourner l'usage puisque tantôt les soutiens-gorge sont accrochés sur un fil entre deux banderoles[44], tantôt les ouvrières portent la lingerie par-dessus leurs vêtements lors de manifestations[45]. Elles vont même jusqu'à fabriquer un ensemble « géant »[46], renouant alors avec la forme carnavalesque du charivari des grèves féminines du XIX[e] siècle[47]. Cependant, l'intimité du produit persiste du fait de la non mixité des ateliers que la naturalisation des compétences féminines est venue justifier lors de l'embauche des ouvrières dans les années 1968 : le masculin en est totalement exclu. *Le corps à l'ouvrage* des ouvrières, leurs positions dans la division sexuée du travail produit donc une déféchitisation incomplète puisqu'un critère de genre subsiste dans le recrutement. En effet, si la fierté des professionnels du textile est liée à la qualité des tissus et au savoir-faire de « ceux qui les conçoivent et les produisent »[48], celle des ouvrières de la lingerie haut de gamme est d'autant plus importante qu'il s'agit d'un produit féminin et intime, un sous-vêtement – donc invisible – qui colle au corps, intouchable pour le reste de la population hors de la sphère de l'intimité. Gilles Laurent, directeur des usines Chantelle de Lorient et Épernay en 2011, se souvient de ses débuts :

> La première fois, j'ai encore le souvenir, la première fois où je me suis promené dans l'usine avec un paquet de soutiens-gorge à la main, ou sur

43 Daumas 1993 : 221.

44 Entretien avec A.G., réalisé le 17 février 2010, au CHT ; photographie des ouvrières de Chantelle, manifestation 1994, CHT.

45 Photographie des ouvrières de Lejaby, manifestation 2010, source : www.voixdelain.fr.

46 Photographie des ouvrières de Lejaby, manifestation 2010, source : www.libelyon.fr.

47 Perrot 1974 : 318-330.

48 Lafaye 2005 : 703-713.

> l'épaule... ou je sais pas quoi. Enfin voilà, c'est quand même un produit assez particulier pour un homme, jeune, en 80[49].

Il ajoute que lorsqu'il raconte qu'il travaille dans la lingerie :

> C'est toujours un sujet de conversation amusant. On a toujours notre petit succès quand on dit ça : "Est-ce que tu vois les essais d'application ?" Et bien non, je n'ai jamais vu aucun essai d'application. Même en tant que directeur, surtout en tant que directeur, je n'en ai jamais vu aucun[50].

Ces propos dénotent que l'encadrement, et ici, la direction masculine, du fait de la division sexuée du travail à l'usine, se trouve mise à l'écart de certaines activités à cause de la nature du produit : son intimité et sa destination féminine construisent un rapport particulier des salariés, et *a fortiori* des ouvrières, à leur production. Malgré leur position subalterne dans l'entreprise, elles disposent d'une certaine exclusivité dans le rapport au produit en tant que femmes. Ainsi, défétichisée du point de vue de la classe, la lingerie reste un fétiche du point de vue du genre. Pour autant, les normes de genre qu'il véhicule se trouvent bouleversées par les rapports de classe lorsque les ouvrières se mobilisent contre les fermetures.

C'est ainsi qu'en juillet 1996, des ouvrières de Lejaby décident de l'organisation de défilés de mode « dévoilant les derniers modèles de la collection »[51] sur la place de la mairie à Bourg-en-Bresse. Elles reproduisent ce type de défilé à Bellegarde-sur-Valserine et Beynost (dans l'Ain) et à Firminy (Loire). Ce sont les salariées ou les filles des salariées qui défilent en sous-vêtements et maillots de bain : « une manif comme on aimerait en voir plus souvent », souligne un journaliste. Cette initiative est d'ailleurs reprise par le téléfilm *Tous ensemble,* réalisé par Bertrand Arthuys, qui se termine par un défilé des ouvrières de la lingerie Epernelle[52]. Marie-Christine Rochon explique cette initiative ainsi : « nous avons voulu sensibiliser la population en

---

49 Entretien avec G.L., réalisé le 15 septembre 2011, à Lorient.

50 *Idem*.

51 Archives privées Lise Jalabert, coupure de presse *[s.n.]*, 14 juillet 1996.

52 Archives INA, *Tous ensemble*, réalisé par Bertrand Arthuys, diffusé sur France 2 le 18 novembre 1998.

lui montrant de la confection de qualité française »[53]. Alors que Lejaby vient d'être racheté par Warnaco, les ouvrières souhaitent ici rendre visible la qualité de leurs fabrications qu'elles opposent aux productions étrangères. Cette action est intéressante car elle inscrit le fonctionnement de la mode, le défilé, dans une perspective de lutte. Dans le téléfilm, les corps des ouvrières importent beaucoup. En fait, elles acceptent de rompre l'intimité en défilant en sous-vêtements pour en faire des outils de lutte et mettent ainsi à distance l'interdit de genre qui fait du sous-vêtement un objet invisible. Ici, le déploiement de leur puissance d'agir (*agency*) se situe dans l'appropriation et la subversion des rôles de genre puisque d'un côté, en tant que femmes, elles répondent à l'injonction qui leur impose de porter des sous-vêtements tout en se réappropriant les pratiques du milieu de la lingerie, et, de l'autre, elles déconstruisent les normes en défilant alors qu'elles sont ouvrières et non mannequins, ce qui, selon les termes de Judith Butler, constitue une performance[54]. Elles introduisent alors dans l'espace public des corps qui ordinairement ne sont pas visibles, des corps qui travaillent, les corps de celles qui n'ont pas le temps ou l'argent pour des soins[55] ou du sport. La mise en jeu de ces corps de la « classe ouvrière » participe également d'une subversion très profonde des rôles de classe : les ouvrières reprennent la production et assurent la promotion du produit sans le patron, mais introduisent également de nouvelles modalités de lutte loin des formes agonistiques classiques. Elles déconstruisent ainsi les rôles de classe à deux niveaux, celui de la classe en soi qui veut qu'elles se situent dans des rôles d'exécutantes et celui de la classe pour soi puisqu'elles inventent une modalité d'action inédite dans la lutte des classes et à rebours de l'imaginaire guerrier que cette dernière véhicule. Dès lors, l'*agency* collective qu'elles déploient et qui s'observe dans la mise en jeu des corps en lien avec le produit, s'appuie sur les catégories de

---

53 Archives privées Lise Jalabert, coupure de presse *[s.n.]*, 14 juillet 1996.

54 Butler 2005 : 261.

55 Rappelons qu'il s'agit des ouvrières de Lejaby et non de celles de Chantelle, dont nous avons rapporté le recours à la chirurgie esthétique. Pour celles-ci, bien que le souci de l'apparence et les pratiques mobilisées sont bien plus importants, ou peut-être justement à cause de ce souci, il n'a jamais été question de prendre le rôle des mannequins.

classe et de genre qui se modifient mutuellement : les ouvrières habitent la norme de genre les obligeant à porter des sous-vêtements ce qui reconfigure leur rôle de classe et en retour, celui-ci modifie la norme de genre qui assimile le défilé au mannequinat. En outre, en se réappropriant le produit, elles instaurent une rupture vis-à-vis de son usage habituel. Il prend alors une autre signification, devenant visible, alors qu'il devrait être hors de la sphère publique. S'il reste un fétiche dans la mesure où il donne un sens particulier à cette manifestation « comme on aimerait en voir plus souvent », il n'est plus la réitération de la norme inaccessible véhiculée par les corps parfaits des mannequins. Finalement, plus qu'une déféchitisation, les corps des ouvrières donnent un autre contenu au soutien-gorge et par extension aux corps qu'il personnifie. Cette resignification du produit s'intègre dans une resignification plus globale du discours de l'entreprise sur la qualité, discours qui est alors retourné par les ouvrières contre la direction et s'accompagne d'une mise à distance de la production étrangère.

La fin des corps français à l'ouvrage ?

Les corps des ouvrières de la lingerie se trouvent donc diversement mis en jeu des années 1968 à 2012. Envisagée à travers le prisme du soutien-gorge, produit du travail de ces ouvrières, l'histoire *à partir du* corps permet de comprendre les effets produits par les métamorphoses du paternalisme face à la recomposition de la production mondiale qui induit la fermeture des usines françaises. Les ouvrières font sortir le produit de l'intimité. En le mettant par-dessus les vêtements, elles cassent une certaine image que les entreprises veulent donner de leurs produits. Elles exhibent un produit normalement dissimulé, visibilisent et valorisent sa production – et donc leur travail – alors que les patrons souhaitent les invisibiliser en fermant les sites. En septembre 2010, des ouvrières de Lejaby occupent le siège de l'entreprise à Rillieux-la-Pape pour protester contre le licenciement de 197 d'entre elles. Elles expliquent alors à la presse que leur rapport au produit est « viscéral ». Lorsque nous les interrogeons sur le fait que la presse les a beaucoup photographiées ou filmées avec leurs productions, elles évoquent elles-mêmes leur

« attachement »[56], à la manière de Lise Jalabert, ouvrière syndicaliste de la CGT à Rillieux-la-Pape :

> Lise : […] Une fois, quelqu'un m'avait dit : "quand même, tu as de la chance de travailler dans les sous-vêtements, au moins, tu vois le produit quand il est fini, tu as un beau produit dans la main". Et moi, à l'époque, je lui ai dit : "Oui, mais bon… sans plus !" Pour moi, ce n'était pas une chance… Mais, c'est vrai que, comme on a beaucoup d'ancienneté, on a vu aussi l'évolution de l'entreprise, l'évolution des produits, et quand on va dans un magasin de lingerie, malgré tout, le premier réflexe est d'aller voir s'il y a du Lejaby, ce que c'est comme Lejaby, et quand on passe devant un magasin où il y a du Lejaby on se dit : "notre travail, il est dans la vitrine". En sachant qu'il n'y a que 30% de Lejaby fabriqué en France… C'est vrai qu'on a un attachement…[57]

Les propos de Lise Jalabert révèlent que l'attachement s'est construit progressivement et que la même génération d'ouvrières qui se souciait peu du produit de leur travail dans les années 1968, s'en préoccupe davantage, à l'heure des fermetures d'usine. En même temps, une limite est pointée ici puisque l'ouvrière précise « qu'il n'y a *que* 30% de Lejaby fabriqué en France ». C'est pourquoi, en valorisant l'aspect haut de gamme de leur production, elles mettent en avant leur savoir-faire, leur corps à l'ouvrage français produisant la qualité qui fait la renommée de la marque. Selon la même démarche que celle décrite par Monique Jeudy-Ballini à propos des ouvriers et des ouvrières d'une entreprise de maroquinerie de luxe, le discours des ouvrières mobilisées se situe du côté du « bien », de la qualité, quand la direction se situe, non pas du côté du « vite » ici, mais du côté du « moins cher »[58]. Et, dans ce cadre, c'est la production française qui est défendue par opposition à la production à l'étranger, à l'« extérieur » ou en « Asie »[59]. Cherchant à se placer dans la tradition française du luxe[60] prégnante dans la bonneterie dans la première

---

56 Entretien avec L.J. et M.-C. R., réalisé le 5 novembre 2010, dans l'usine Lejaby de Bourg-en-Bresse.

57 *Idem*.

58 Jeudy-Ballini 2002.

59 Entretien avec Lise Jalabert et Marie-Christine Rochon, ouvrières de Lejaby, CGT, réalisé le 5 novembre 2010, dans l'usine Lejaby de Bourg-en-Bresse.

60 Marseille 2000 : 7.

moitié du XX^e^ siècle[61], la « qualité » dans leur propos renvoie au savoir-faire des ouvrières françaises et cette même logique se constate aussi dans la lutte des ouvrières de Lejaby Yssingeaux lorsqu'elles fabriquent un soutien-gorge tricolore en janvier 2012, encouragées par le contexte particulier de la campagne présidentielle.

Bibliographie

BARD Christine, 2010, *Ce que soulève la jupe : identités, transgressions, résistances*, Paris, éditions Autrement.

BEAUD Stéphane & Michel PIALOUX, 2012, *Retour sur la condition ouvrière : enquête aux usines Peugeot de Sochaux-Montbéliard*, Paris, La Découverte.

BERTHERAT Marie & Martin DE HALLEUX, 1996, *100 ans de lingerie*, Paris, éditions Atlas.

BUTLER Judith, 2009, *Ces Corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe*, Paris, éditions Amsterdam (trad. de *Bodies that matter : on the discursive limits of sex, New York, Routledge, 1993*, par Charlotte Nordmann).

—, 2005, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte.

CHENUT Harden Helen, 2010, *Les Ouvrières de la République : les bonnetières de Troyes sous la Troisième République*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

CHESSEL Marie-Emmanuelle, 2012, *Histoire de la consommation*, Paris, La Découverte.

DAUMAS Jean-Claude, 1993, « Des politiques paternalistes dans la draperie elbeuvienne à la fin du XIX^e^ siècle », *in* Sylvie SCHWEITZER (dir.), *Logiques d'entreprises et politiques sociales des XIX^e^ et XX^e^ siècles*, Lyon, Centre de coopération interuniversitaire franco-québécoise, p. 63-78.

—, 2010, « Les métamorphoses du paternalisme », *Dictionnaire historique des patrons français*, Paris, Flammarion, p. 880-884.

DUBESSET Mathilde & Michelle ZANCARINI-FOURNEL, 1993, *Parcours de femmes : réalités et représentations. Saint-Étienne, 1880-1950*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

DUCLERT Vincent, 1999, comptes rendus de « Marie BERTHERAT, Martin DE HALLEUX (avec Véronique GIRARD), *100 ans de lingerie*, Paris, Atlas, 1996 ; Farid CHENOUNE, *Les Dessous de la féminité. Un siècle de lingerie*, Paris, Assouline, 1998 ; Gilles NÉRET, *1000 Dessous. Histoire de la lingerie*, Paris-Cologne, Taschen, 1998 ;

[61] Chenut 2010 : 333.

Marie SIMON, *Les Dessous*, Paris, Éditions du Chêne, 1998 », *CLIO. Histoire, Femmes et Sociétés*, 10, rubrique *Clio a lu*, p. 256-267.

FRÉMONTIER Jacques, 1980, *La Vie en bleu : voyage en culture ouvrière*, Paris, Fayard.

GRANGER Christophe (dir.), 2012, *Histoire par corps : Chair, posture, charisme*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.

HANISCH Carol, 2007, « The 1968 Miss America Protest: the origins of the Bra-Burner Moniker », *in* Rachel BLAU DUPLESSIS & Ann BARR SNITOW (eds), *The Feminist Memoir project: Voices from Women's Liberation*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, p. 197-207.

HATZFELD Nicolas, 2002, *Les Gens d'usine : 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux*, Paris, Éditions de l'Atelier / Éditions Ouvrières.

JEUDY-BALLINI Monique, 2002, « 'Et il paraît qu'ils ne sont pas tous sourds ?'. Le travail comme exploit et résistance au quotidien », *Terrain*, 39, p. 17-32.

KLEJMAN Laurence & Florence ROCHEFORT, 1989, *L'Égalité en marche : le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques / Des Femmes.

LAFAYE Françoise, 2005, « Professionnels du textile : se construire une conscience fière », *Ethnologie française*, 104/4, p. 703-713.

MALAVAL Catherine, 2001, *La Presse d'entreprise française au XX^e siècle : histoire d'un pouvoir*, Paris, Belin.

MARSEILLE Jacques, 2000, *France terre de luxe*, Paris, Éditions de la Martinière, coll. « Photo Découverte ».

MARX Karl, 1972, *Misère de la philosophie*, Paris, Gallimard.

NÉRET Gilles, 2003, *1000 dessous : histoire de la lingerie*, Paris, Maxi-livres.

ORY Pascal, 2006, « L'épreuve des corps », *in* Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE & Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire du corps,* vol. 3 : *les mutations du regard. Le XX^e siècle*, Paris, Seuil, p. 129-161.

PERROT Michelle, 1974, *Les Ouvriers en grève, France 1871-1890*, Paris-La Haye, Mouton.

SOHN Anne-Marie, 2006, « Le corps sexué », *in* Alain CORBIN, Jean-Jacques COURTINE & Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire du corps,* vol. 3 : *les mutations du regard. Le XX^e siècle*, Paris, Seuil, p. 93-127.

VERRET Michel, 1996, *La Culture ouvrière*, Paris, L'Harmattan.

clio
Femmes, Genre, Histoire

38/2013

Ouvrières, ouvriers

Responsables du numéro
Xavier Vigna & Michelle Zancarini-Fournel

Xavier Vigna & Michelle Zancarini-Fournel. Éditorial 7

François Jarrige. Le genre des bris de machines : violence et mécanisation à l'aube de l'ère industrielle (Angleterre-France, 1750-1850) 17

Laure Machu. Genre, conventions collectives et qualifications dans l'industrie française du premier XXe siècle 41

Fanny Gallot. La revanche du soutien-gorge. Le corps des ouvrières de la lingerie (1968-2012) 61

Nicolas Hatzfeld. Figures filmiques d'ouvrières : travail, genre et dignité, variations sur une trilogie classique (1962-2011) 79

Andrea Sangiovanni. Masculinités ouvrières dans l'Italie du second XXe siècle 97

Jamie Monson. Des « hommes nouveaux » : mémoires de travailleurs du rail et coopération sino-africaine 123

Regards complémentaires. Xavier Vigna. Les bizutages dans le monde ouvrier (France, XIXe-XXe siècle) • Albena Tcholakova. Ouvrier malgré soi : réfugié-e-s « reconnu-e-s » en France et en Bulgarie (début du XXIe siècle)

Actualités de la recherche. Xavier Vigna & Michelle Zancarini-Fournel. Intersections entre histoire du genre et histoire ouvrière • Mirta Zaida Lobato. Ouvrières en Amérique du Sud (XIXe-XXe siècle)

Documents. Violaine Sebillotte. Des « ouvrières » de la laine et du sexe à Athènes (IVe siècle avant J.-C.) • Sophie Cassagnes-Brouquet. La Pire des Aventures : le chevalier Yvain et les tisseuses de soie (fin du XIIe siècle) • Béatrice Zucca Micheletto. Épouses, mères et propriétaires : artisanes de Turin à l'époque moderne

Témoignage. Entretiens présentés par Siân Reynolds. Ouvrières et ouvriers dans la fabrique du papier en Écosse (premier XXe siècle)

Portrait. Linda Gordon, Linda Kerber & Alice Kessler-Harris. Gerda Lerner (1920-2013), pionnière de l'histoire des femmes aux États-Unis

Varia. Aude Mairey. Genre et culture de l'écrit en Angleterre à la fin du Moyen Âge

Clio a lu - clio a reçu

www.editions-belin.com
ISBN 978-2-7011-7782-3
9 782701 177823
007682
26 €

TARIFS 2013 clio

Fréquence de parution : 2 n° par an

Éditions Belin - Service Abonnement
8, rue Férou - 75278 PARIS CEDEX 06
Tel 01 55 42 84 04 - Fax 01 55 42 84 58
abonnements@editions-belin.fr

	Version papier			
	Pour 1 an		***Pour 3 ans***	
	France	Étranger	**France**	Étranger
Particuliers	41,00 €	45,00 €	110,00 €	120,00 €
Institutions	58,00 €	62,00 €	156,00 €	170,00 €
Étudiants	30,00 €	35,00 €	81,00 €	95,00 €

	Version papier + numérique			
	Pour 1 an		***Pour 3 ans***	
	France	Étranger	**France**	Étranger
Particuliers	51,00 €	55,00 €	140,00 €	150,00 €
Institutions	Consulter le portail CAIRN			
Étudiants	40,00 €	45,00 €	111,00 €	125,00 €

Expédition par avion : 25 € par an Vente au numéro : 26 €

Ci-joint mon règlement soit par :

- chèque à l'ordre des Éditions Belin
- CB _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ Date Validité _ _ _ _ _ _ _ _
- Virement Bancaire à la BNP Paris St-Germain-des-Prés, 147 Boulevard Saint-Germain 75006 Paris

RIB	30004	00387	00027500260	20
RIP	30041	00001	0020451K020	41

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Code postal: _____

Ville: _____

Pays: _____

Signature obligatoire _____